

Étudier la couleur : une approche antidisciplinaire

Kévin Bideaux

▶ **To cite this version:**

Kévin Bideaux. Étudier la couleur : une approche antidisciplinaire. Laura Déléant, Jérémy Filet & Lisa Jeanson (dir.). Questionner la recherche. Contributions des jeunes chercheurs aux systèmes complexes, Presses Universitaires de Nancy, pp. 333-348, 2018, 978-2-8143-511-3. hal-02153890

HAL Id: hal-02153890
https://hal.science/hal-02153890

Submitted on 12 Jun 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

ÉTUDIER LA COULEUR : UNE APPROCHE ANTIDISCIPLINAIRE

Kévin Bideaux
LEGS (UMR 8238), Université Paris 8 ; Centre Français de la Couleur, Paris ; bideaux.kevin@gmail.com

Publié dans : Laura Déléant, Jérémy Filet & Lisa Jeanson (dir.), 2018. *Questionner la recherche. Contributions des jeunes chercheurs aux systèmes complexes*. Nancy, Presses Universitaires de Nancy, pp. 333-348.

RESUMÉ

Parce que les couleurs nous inondent de toutes parts, les recherches sur les couleurs regroupent, recoupent et débordent sur différents territoires disciplinaires. Elles permettent alors d'interroger les frontières parfois labiles qui existent entre différentes aires disciplinaires. Elles imposent d'emprunter non seulement des savoirs et des savoir-faire pluridisciplinaires, mais aussi de convoquer des connaissances interstitielles à ces disciplines et nécessitant la mise en œuvre de nouveaux outils méthodologiques propres au domaine de la couleur. Au-delà de l'inter- ou de la transdisciplinarité, les recherches sur la couleur échappent aux disciplines académiques aujourd'hui institutionnalisées, si bien que David Batchelor, théoricien de l'art, se rend lui-même compte que ses analyses échappent au seul domaine des sciences de l'art, et il écrit dans *La Peur de la couleur* (2001 [2000]) que la couleur est « antidisciplinaire ». Cet article propose d'étudier le concept d'antidisciplinarité en s'intéressant notamment aux différentes méthodologies employées par les chercheur·e·s s'étant penché·e·s sur les couleurs et leur étude.

Mots-clés : études de couleurs, disciplines, antidisciplinarité, méthodologie

ABSTRACT

Because colors flood us on all sides, research on colors brings together, overlaps and overflows different disciplinary territories. They then make it possible to question the sometimes labile boundaries that exist between different disciplinary areas. They impose not only the borrowing of multidisciplinary knowledge and know-how, but also the convocation of knowledge that is interstitial to these disciplines and that requires the implementation of new methodological tools specific to the field of color. Beyond inter- or transdisciplinarity, research on color escapes the academic disciplines that are now institutionalized, so that the art theorist David Batchelor realizes himself that his analyzes are beyond the domain of the sciences of art, and he writes in *Chromophobia* (2001 [2000]) that color is "antidisciplinary". This article proposes to study the concept of antidisciplinarity, focusing in particular on the different methodologies used by researchers who have been interested in colors and their study.

Keywords: color studies, disciplines, antidisciplinarity, methodology

ÉTUDIER LA COULEUR : UNE APPROCHE ANTIDISCIPLINAIRE

Les recherches sur la couleur sont nombreuses et empruntent de nombreuses directions, mais elles parviennent rarement à se cantonner à une ou même deux disciplines. De même, les nombreux·se·s chercheur·e·s s'intéressant à la couleur sont issu·e·s de différents champs scientifiques et n'hésitent pas à explorer des domaines qui ne sont initialement pas les leurs. Dans son livre *La Peur de la couleur* (2001 [2000]) interrogeant le rejet de la couleur au cours des siècles, David Batchelor, artiste et théoricien de l'art écossais, se rend lui-même compte qu'il a trop peu parlé d'art pour argumenter sa thèse, bien que l'art soit sa discipline de prédilection :

> J'ai fait référence à la littérature, à la philosophie et à la science au moins autant qu'à la théorie de l'art, et j'en ai dit bien davantage sur le cinéma, l'architecture et la publicité que sur la peinture et la sculpture. (Batchelor, 2001 [2000] : 105).

Au travers de cette énumération de différentes catégories académiques et artistiques, il met en évidence la difficulté de circonscrire la couleur, en tant qu'objet d'étude, à une seule discipline, ce que nous détaillerons plus précisément. Il ajoute :

> D'accord, la couleur est interdisciplinaire. Sauf que j'éprouve un certain malaise à utiliser inconsidérément le qualificatif « interdisciplinaire ». Je souhaite préserver l'étrangeté de la couleur. C'est son altérité qui compte, pas l'altérité traitée comme une matière première. L'interdisciplinarité équivaut souvent à un « antidisciplinaire » rendu inoffensif. La couleur est antidisciplinaire. (Idem).

Il satellise tout d'abord, la couleur en en faisant un objet étrange (« l'étrangeté de la couleur »), autre (« c'est son altérité qui compte »), et qu'il convient d'étudier et d'analyser de manière particulière. Partant de cela, il qualifie ensuite la couleur d'« antidisciplinaire », prétendant qu'elle va *contre* le concept de discipline, ou qu'elle vient *avant* la discipline. De plus, il met en relation cette antidisciplinarité avec un autre concept de mise en relation des disciplines : l'interdisciplinarité. Inter- et antidisciplinarité ne seraient, plus ou moins, qu'une seule et même chose.

Sans s'attarder davantage sur ces considérations, et sans préciser ce qu'il entend par « antidisciplinarité », l'auteur soulève pourtant dans ces quelques phrases une question qu'il est intéressant de creuser, concernant l'approche scientifique des recherches sur les couleurs. Une réflexion d'autant plus pertinente que le réputé historien des couleurs, Michel Pastoureau, répète dans chacun de ses volumes dédiés à l'histoire des couleurs[1] combien une méthode efficace manque encore aux études sur les couleurs :

> À ce jour, aucun chercheur, aucune équipe n'a encore proposé de méthode pertinente qui aiderait l'ensemble de la communauté savante à mieux étudier les problèmes de la couleur. (2016 : 9).

1. À ce jour, sont publiés *Bleu. Histoire d'une couleur* (2000), *Noir. Histoire d'une couleur* (2008), *Vert. Histoire d'une couleur* (2013), et *Rouge. Histoire d'une couleur* (2016). Ne nous intéressant ici qu'à la partie introductive de ces ouvrages, nous ne ferons référence qu'au dernier volume sur le rouge, le plus récent.

Notre objectif n'est pas de proposer une élaboration de cette « méthode miracle » qui aiderait l'ensemble des chercheur·e·s de la couleur, mais davantage de, premièrement, comprendre pourquoi il est si difficile d'appréhender cet objet de recherche et, ensuite, de voir s'il incarne réellement une opposition au concept de discipline académique.

1. DE LA COMPLEXITE A DEFINIR LA COULEUR

« Il n'y a bel et bien aucun critère généralement reconnu de ce qui est une couleur, si ce n'est que c'est une de nos couleurs » ; ainsi le philosophe Ludwig Wittgenstein nous rappelle la difficulté que nous éprouvons de tout temps à définir très précisément ce qu'est la couleur (1983 [1951] : 10), ne serait-ce parce que le langage ne l'appréhende pas de la même manière selon les langues et les sociétés (Berlin & Kay, 1999 [1969]). La science elle-même peine à définir de manière unanime la couleur : alors même qu'ils ont laissé de côté toute une série de sens (notamment symboliques) pour se concentrer sur l'aspect perceptif de la couleur, les auteurs du *Dictionnaire des termes de la couleur* ne dénombrent pas moins de treize définitions différentes au seul terme de couleur (Indergand, Lanthony & Sève, 2007).

Josef Albers, artiste peintre qui a consacré sa vie à l'interaction entre les couleurs, dans ses expérimentations plastiques, mais aussi dans ses enseignements au Bauhaus, nous rappelle que pour saisir toute l'étendue des phénomènes liés à la couleur, « il faut d'abord apprendre qu'une seule et même couleur appelle des lectures innombrables » (2008 [1975] : 11). En effet, les couleurs ne sont pas que ce que l'on voit d'elles, elles dépassent les considérations perceptives, même élargies à la dimension physio-psychologique amorcée par le chimiste Michel-Eugène Chevreul dans ses recherches sur les qualités organoleptiques de la couleur (Roque, 2009 : 46). D'ailleurs, la couleur empiète sur d'autres sens puisqu'elle contribue à agir sur la perception des saveurs, des odeurs ou des sons, des phénomènes synesthésiques bien connus des industriel·le·s qui se les réapproprient à leur compte afin d'adapter le marketing des produits aux attentes des consommateur·trice·s (Kacha, 2009).

« Définir la couleur n'est pas un exercice facile » (Pastoureau, 2010 : 7), et quand bien même, puisque « définir la couleur *de manière univoque* est un exercice impossible » (237, nous soulignons). La couleur est un objet qui recoupe et déborde sur différents territoires disciplinaires : théories de l'art, physique, chimie, physiologie, dermatologie, botanique, géologie, linguistique, sémiologie, philosophie, sociologie, anthropologie, psychologie, histoire, histoire de l'art, histoire des techniques et histoire de la mode. Elle impose aussi de devoir s'intéresser à différents domaines techniques et professionnels comme la cosmétique, la gastronomie, l'horticulture, la parfumerie, la coiffure, la teinturerie, la joaillerie ou le marketing. Enfin, la couleur est un élément fondamental des différents arts plastiques et appliqués, et l'étude de la couleur entraîne de porter un regard attentif sur la peinture, la sculpture, le dessin, l'architecture, le cinéma, la littérature, le design ou bien la musique.

Face à ces multiples entrées qui appellent des définitions tout aussi multiples, Pastoureau propose cependant de faire un peu d'ordre :

> Les couleurs sont d'abord des concepts, des idées, des catégories intellectuelles. Ensuite ce sont des mots, c'est-à-dire des étiquettes capricieuses qui varient dans le temps et dans l'espace et qui souvent prennent leur distance avec la réalité. […] Enfin – mais enfin seulement – les couleurs sont des matières, des lumières, des perceptions, des sensations. (232).

L'auteur va ici à revers des conceptions habituelles de la couleur qui est de la considérer d'abord comme ce que l'on voit. Il invite par ce renversement à ouvrir d'avantage les perspectives de recherches sur la couleur, en proposant de se détacher de la seule perception par la vision colorée dont nous sommes doté·e·s. Pourtant, malgré l'ordre qu'il instaure, il rend la couleur étrangement encore moins saisissable, car il nous est difficile de la concevoir en l'excluant d'abord du monde du perceptible. Et pourtant, Pastoureau se méfie des discours sur la couleur prenant appui sur des exemples visuels, et il estime qu'on n'a pas besoin de montrer de la couleur pour pouvoir en parler. Dire « rouge » suffit alors pour comprendre que nous parlons de la couleur rouge sans qu'il n'y ait besoin de la montrer (233).

Ce qui contribue en réalité à rendre si compliquée la définition des couleurs, c'est qu'« à force de les avoir sous les yeux, on finit par ne plus les voir » (Pastoureau & Simonnet, 2005 : 7). Si leur circonscription à une aire disciplinaire semble impossible, si elles arrivent à échapper aux sciences, c'est paradoxalement parce qu'elles sont omniprésentes. C'est parce que tout est couleur qu'il nous est impossible de fragmenter ce tout (Batchelor, 2001 [2000] : 76-77). L'essayiste quelque peu ésotérique René Lucien Rousseau étoffe cette idée en précisant que « la couleur est partout ; mais partout où elle est, il y a déjà les symboles » (1980 : 130). Ces symboles assurent une emprise telle sur les couleurs qu'il existe parfois un écart entre couleur réelle et couleur nommée (par exemple la couleur du vin ou du raisin) (Pastoureau, 2010 : 68-69). Jacques Aumont pense de même et ajoute que « ces valeurs symboliques sont labiles, flottantes, variables au gré des sociétés », qu'« il n'existe pas de symbolique absolue, qui régnerait sur toute l'expérience coloristique » (1994 : 60) ; ce qui amène l'auteur à penser la couleur désormais comme un fait de société, conjointement avec Pastoureau (2016 : 9-10) :

> Si la couleur est réglée par sa symbolique, mais que celle-ci est éminemment variable, c'est simplement que les symbolismes sont la forme éminente que prend, à propos de la couleur, le poids de la société sur l'individu. Il n'y a d'expérience individuelle, si originale, si excentrique soit-elle, que dans une société, et en fin de compte soumise aux nécessités symboliques (et pas seulement à elles) que s'est forgée cette société. (Aumont, 1994 : 60).

Chaque analyse d'un phénomène coloré doit alors tenir compte du contexte historique, philosophique, artistique, sociologique, politique et géographique, etc., être au fait de l'état d'avancées des techniques et des modes qui ont cours, et ce afin de ne pas appliquer des outils d'analyse de la couleur qui ne seraient pas en accord avec son ancrage symbolique à un instant donné. Nous pouvons donc dès à présent abandonner toute tentative de circonscription de l'objet-couleur à une seule discipline, et donc écarter toute approche mono- ou pluridisciplinaire qui ne saurait rendre compte de toute la complexité de la couleur.

2. DES COULEURS QUI DEBORDENT

Avancer que la couleur est antidisciplinaire et qu'elle va à l'encontre de toutes les disciplines citées serait précipité. En effet, si elle ne peut être appréhendée sous l'angle d'une seule science, les exemples de croisements de plusieurs disciplines sont pléthoriques. Batchelor le concède d'ailleurs : « la couleur est interdisciplinaire. » Dans ce cas, pourquoi estime-t-il qu'elle est davantage antidisciplinaire, que l'interdisciplinarité serait une « antidisciplinarité rendue inoffensive » ?

L'interdisciplinarité permet la transposition de méthodologie d'une discipline à un objet d'une autre discipline et « implique une certaine notion de la science conçue comme un système

ouvert » (Ansay *et al.*, 2002 : 16). Elle convoque au moins deux disciplines autour d'un même objet, et appelle la coordination et l'interaction entre plusieur·e·s chercheur·e·s dans le travail de recherche qui se construit alors, grâce à la mise en place d'un langage commun (*Ibidem*), « entre convergences, divergences et déplacements de frontières entre les disciplines » (Darbellay, 2014 : 179). L'interdisciplinarité est utilisée depuis plusieurs années par les universitaires, et elle l'est de plus en plus (Jacobs, 2013 : 123). Elle est particulièrement appropriée, voire même nécessaire, pour des sujets complexes et nécessitant une approche holistique comme l'écologie (Høyer & Naess, 2008) ou les sciences cognitives (Bergmann *et al.*, 2017), et, comme nous l'avons démontré, pour la couleur également.

L'interdisciplinarité ne nie pas les disciplines, au contraire, elle contribue à les enrichir (Nicolescu, 1996 : 70) grâce à des allers-retours permanents (Darbellay, 2014 : 180) : le travail interdisciplinaire demande un engagement pour les disciplines tout en leur résistant et en se distanciant des limites qu'elles engendrent (184). Néanmoins, le sociologue Jerry Jacobs met bien en garde sur le fait que l'interdisciplinarité seule ne peut être une solution miracle à la résolution de tous les problèmes, si complexes soient-ils (2013 : 134). Le maintien des savoirs disciplinaires tels qu'ils sont aujourd'hui définis demeure une nécessité dans la création de savoirs spécialisés, « le travail d'analyse disciplinaire [qui] rest[ant] pertinent pour une meilleure connaissance de certains aspects de la réalité étudiée » (Ansay *et al.*, 2002 : 16).

En associant inter- et antidisciplinarité, Batchelor ne fait-il pas alors une erreur ? Il y a là un non-sens qui nous semble être symptomatique d'un emportement trop peu réflexif. L'auteur cherche bien à mettre en relief la couleur comme un objet étrange, différent, spécial et insaisissable, mais cela ne signifie pas pour autant que la couleur relève d'emblée de l'antidisciplinarité. Nous pouvons alors conclure partiellement que la couleur ne serait pas « antidisciplinaire » dans le sens entendu par l'auteur.

Cependant, nous ne saurions nous satisfaire de l'interdisciplinarité comme outil d'analyse de la couleur : la couleur ne demande pas que l'on convoque la linguistique pour mettre en perspective un travail historique, elle est à la fois et un objet de la linguistique et de l'histoire, et il est nécessaire de l'aborder à la fois simultanément et successivement comme tel. L'historien de l'art John Gage, bien que ne considérant pas lui-même son travail de recherche historique comme transdisciplinaire, avance en introduction de son ouvrage *Couleur & Culture* que « tout le monde ou presque s'intéresse à la couleur, mais elle a rarement été traitée comme un tout », ce qui entraîne des « aberrations théoriques, et même pratiques » (2008 [1993] : 7). Pastoureau analyse la complexité de son travail de recherches historiques et en révèle sa complexité :

> Tous les problèmes — matériels, techniques, chimiques, iconographiques, idéologiques, symboliques — se posent en même temps. Comment les sérier ? Comment conduire une analyse ? Quelles questions poser et dans quel ordre ? (2016 : 9)

Et c'est là que l'interdisciplinarité trouve assez vite ses limites, car elle ne parvient pas à saisir de manière globale cet objet qui échappe à la fragmentation par la pensée, sinon en entrainant une perte de crédibilité (Gage, 2008 [1993] : 6). L'enjeu n'est donc pas seulement d'associer et de combiner différentes approches disciplinaires qui communiquent dialogiquement, mais bien d'aborder la couleur comme un objet appartenant simultanément à différentes disciplines et ne pouvant plus du tout s'accommoder de frontières entre celles-ci.

3. COULEUR ET TRANSDISCIPLINARITE : VERS DES *COLOR STUDIES*?

Il faut donc appliquer une autre méthode et se tourner vers une approche qui permette d'appréhender un objet pour ce qu'il est, et non pour ce qu'il est *pour sa discipline*, ce qui serait de toute façon impossible, puisque aucune définition de la couleur ne parvient à établir un consensus. « La couleur est par essence un terrain transdocumentaire et transdisciplinaire » (2016 : 9), nous confirme Pastoureau, et c'est cette « transdisciplinarité » qui va nous permettre de dépasser les frontières parfois labiles qui existent entre différentes aires scientifiques. On dépasse le concept de discipline pour produire des savoirs non catégorisés qui se répandent entre, au travers et au-delà des disciplines. Dans ces zones qui n'étaient pas encore investies par la science, la transdisciplinairité va construire de nouveaux paradigmes (Nicolescu, 1996 : 66-67) : en empruntant des savoirs et des savoir-faire pluridisciplinaires, mais aussi en convoquant des connaissances qui sont interstitielles à ces disciplines, ou qui appartiennent à des champs de connaissances non encore formés en disciplines. On gardera cependant toujours en ligne de mire cet objectif d'une unité, là où l'interdisciplinarité reste dans une sorte de confrontation des disciplines, même si celle-ci est constructive (Resweber, 2000 : 47).

Une fois encore, une telle approche ne nie pas pour autant le concept de discipline puisqu'elle prend appui sur leur existence. De plus, la transdisciplinarité de saurait être une unique méthode, et elle doit être employée conjointement et complémentairement avec des approches interdisciplinaires et/ou spécifiques à une seule discipline : les méthodes ne s'opposent pas. Michael Gibbons et ses collègues nous rappellent d'ailleurs que la transdisciplinarité ne peut s'appliquer qu'à des sujets complexes qui appellent cette méthodologie :

> [elle] prend sa forme particulière et génère le contenu de son noyau théorique et méthodologique en réponse à la formulation de problème qui demande un contexte d'application très spécifique et local. (1994 :29-30).

La transdisciplinarité invite à repenser les disciplines comme des aires plutôt que comme des catégories, devenant alors une supra-aire disposée au-dessus de tout ou partie de plusieurs autres aires disciplinaires. Là où l'interdisciplinarité propose un maillage (ou un réseau) bidimensionnel où chaque « nœud » à la jonction de deux ou plusieurs disciplines participerait à l'émergence de savoirs nouveaux, la transdisciplinarité ajoute donc une troisième dimension, en strates ou en étages, ce que Basarab Nicolescu appelle « réalité multidimensionnelle » (1996 : 72). Ce positionnement permet non seulement le brassage des expertises scientifiques en faisant abstraction des frontières qui séparent les disciplines, mais encore, la prise de hauteur et l'appréhension de l'objet à partir d'un nouveau point et la construction d'une vision globale de cet objet, voire même l'étendue des horizons plus lointains de ce dernier.

En concentrant les recherches autour de l'objet et non plus autour de la discipline, en « développ[ant] un cadre conceptuel et méthodologique commun qui transcende les limites disciplinaires » (Darbellay, 2014 : 182), on construit ce qu'on appelle un « champ » ou « *studies* », ce qui nous amènerait alors à penser des *color studies*, au même titre qu'il existe des *gender studies*, des *fan studies* ou des *porn studies*.
Dans un entretien accordé à Maxime Boidy et Stéphane Roth pour la Philarmonie de Paris (2015), Jonathan Sterne, chercheur québécois en musicologie, donne une définition des *sound studies* que l'on pourrait transposer aux *color studies* :

> On peut aussi définir les *sound studies* par la combinaison d'un objet et d'une approche théorique : un travail sur le son ne relève pas automatiquement des *sound studies*, et un travail dans le champ des *sound studies* ne porte pas automatiquement sur le son.

On retrouve l'expression « *color studies* » dans la littérature scientifique, mais son emploi ne va pas dans le sens que nous entendons ici : soit que l'expression renvoie à des « études sur la couleur » en tant que recherches particulières (et non comme champ disciplinaire), soit qu'elle renvoie à des essais de couleurs réalisés par les artistes, préalablement à la réalisation de leurs travaux, des brouillons d'expérimentations des pigments et des interactions entre formes et couleurs, ou entre les couleurs elles-mêmes. Il existe au sein de certaines écoles et universités des sections dédiées aux couleurs, mais toujours associées aux arts plastiques ou aux arts appliqués. Edith Anderson Feisner qui a enseigné les *color studies* pendant douze ans à l'Université de Montclaire aux États-Unis, l'a fait dans le secteur des Beaux-Arts, avec une dimension quasi-exclusivement plastique. Son ouvrage co-écrit en 2014 avec Ron Reed et intitulé *Color Studies* (2014 [2001]) va également dans ce sens, convoquant certes des savoirs scientifiques (physique, optique, chimie, etc.), mais toujours dans une finalité matérielle et esthétique, et non scientifique.

Il est difficile de concevoir des *color studies* qui n'auraient pas d'implication autre que plastique, la discipline de la couleur par excellence étant toujours la peinture, et Batchelor lui-même ne réussit pas à s'extraire de la matérialité de la couleur (2001 [2000] : 103). En réponse au questionnaire envoyé à différent·e·s artiste-peintres au sujet de la peinture et de la couleur, Antoine Perrot et Claude Briand-Picard reçoivent de Dominique Figarella un avis tranché sur le concept de la couleur et son inséparabilité du domaine de la matière :

> Avoir un concept de la couleur qui n'aurait aucune articulation avec les matériaux ni avec la forme ou l'espace, reviendrait à mon sens à avoir une vision purement théorique de la couleur, qui si on la déplaçait d'un terrain purement spéculatif vers celui d'une pratique picturale s'avèrerait être un concept de la couleur totalement impraticable. (2002 : 86).

Le flou entretenu entre la pratique artistique et la pratique scientifique rend difficile l'émergence de *color studies* : non pas en tant que conceptualisation d'un champ disciplinaire, mais en tant que dénomination lexicographique de ce champ, la matière, en tant que domaine disciplinaire, se fondant alors parfaitement avec la matière plastique. Les initiatives d'approches transdisiciplinaires autour de la couleur sont pourtant nombreuses, et de nombreuses associations se forment autour des phénomènes de la couleur[2], accueillant aussi bien des artistes que des universitaires des sciences dures et humaines, voire des industriel·le·s qui ont tout intérêt à contribuer aux réflexions sur le sujet. Faute d'une adhésion forte autour du terme de *color studies*, l'antidisciplinarité devient peut-être alors une alternative à ce terme.

4. ANTI-, TRANS-, INTER- : LA CONFUSION DES TERMES

Lorsqu'on analyse les emplois du terme d'antidisciplinarité dans les différents ouvrages ou textes mis en ligne, on se rend compte qu'il existe une confusion des termes, et que l'antidisciplinarité ne sert au fond qu'à désigner la trans-, et parfois même l'interdisciplinarité.

2. Elles s'organisent même en un réseau international (l'Association Internationale de la Couleur) favorisant les échanges de savoirs et de savoir-faire entre les pays, brassant ainsi les particularités locales de la couleur.

Le terme anglais « *antidisciplinarity* » est même parfois traduit en français par « interdisciplinarité ».

Depuis septembre 2011, Joi Ito est le directeur du Media Lab, le laboratoire de recherche du Massachussetts Institut of Technology (MIT) mêlant design, multimédias et technologies. Dans l'article « *Antidisciplinary* » (2014) de son blog, il décrète que son laboratoire est antidisciplinaire, un terme qu'il oppose à l'interdisciplinarité avec laquelle il ne faudrait pas confondre ses méthodes :

> Le travail interdisciplinaire c'est quand des personnes issues de différentes disciplines travaillent ensemble. Un projet antidisciplinaire n'est pas une somme d'un tas de disciplines, mais quelque chose de complètement nouveau [traduction de l'auteur[3]].

D'une certaine façon, le travail interdisciplinaire — même si il rassemble en effet des personnes issues de plusieurs disciplines — produit également de nouvelles découvertes, sans quoi son utilité serait très rapidement mise en doute et nous n'aurions plus à en discuter. Ito donne donc ici plutôt la définition de la pluridisciplinarité, et si nous nous en tenons à ce postulat, inter- et antidisciplinarité se confondent également.

Comme Batchelor, le directeur du Media Lab ne semble pas avoir connaissance du concept de transdisciplinarité, à moins qu'il décide volontairement de ne pas l'employer. Lorsqu'il ajoute que

> la recherche antidisciplinaire est semblable à l'observation célèbre du mathématicien Stanislaw Ulam selon laquelle l'étude de la physique non-linéaire est comme l'étude des « animaux non-éléphants ». L'antidisciplinarité concerne tous les animaux non-éléphants [traduction de l'auteur[4]],

il ne fait en réalité que donner la définition de la transdisciplinarité ou du champ (les *studies*), à savoir concentrer des recherches autour d'un objet et non plus autour des disciplines. Il précise d'ailleurs que ses étudiant·e·s sont « entre — ou simplement au-delà — des disciplines » (« *between — or simply beyond — disciplines* »), et qu'ils contribuent à compléter « l'espace blanc » (« *white space* ») entre les disciplines et qu'il baptise « espace antidisciplinaire » (« *antidisciplinary space* »).

Tout comme pour Batchelor, Ito adopte une posture plus qu'il n'édicte les contours d'un réel concept : le Media Lab qu'il dirige met l'accent sur « l'unicité, l'impact et la magie » (« *uniqueness, impact and magic* »), il est un lieu où on ne doit pas faire ce que d'autres feraient, et où on fait ce qu'on ne peut pas faire ailleurs. C'est pourquoi le laboratoire ne peut pas, pour son directeur, être un lieu inter- et/ou transdisciplinaire comme le sont de nombreux autres laboratoires : il doit être étrange, différent, unique.

Même posture promotionnelle sur la plateforme du média suisse *nextrends*, où dans un article de présentation daté de 2016, l'auteure Sophie Lamparter assume sa filiation avec Ito avant de brosser des portraits magnifiés des différent·e·s œllaborateur·trice·s du site, qui sont les

3. « *Interdisciplinary work is when people from different disciplines work together. An antidisciplinary project isn't a sum of a bunch of disciplines but something entirely new — the word defies easy definition.* »
4. « *antidisciplinary research is akin to mathematician Stanislaw Ulam's famous observation that the study of non-linear physics is like the study of "non-elephant animals." Antidisciplinary is all about the non-elephant animals.* »

meilleur·e·s pour expliquer leur travail, si complexe soit-il (« *these people are the best at explaining their work, though, no matter how complex* »), grâce à leur capacité à parler le langage de plusieurs disciplines (« *they understand and speak different languages (art, tech, science, etc.)* »). Bref, ce sont des « antidisciplinaires » (« *they are antidisciplinarians* »).

Sarah Brin, une curatrice collaboratrice de la plateforme, va jusqu'à donner trois critères qui font un antidisciplinaire, et dont le premier est un inconfort dans le cloisonnement disciplinaire (« *Struggle, or feeling out of place. Discomfort.* ») qui doit motiver un déplacement épistémologique vers l'antidisiciplinarité, qui devient donc un espace d'émancipation et de créativité. L'antidisciplinarité est un concept qui ne vaut que pour son nom, le fait d'*être contre* étant un gage de rébellion contre l'institution académique (mais paradoxalement, également avec).

5. UNE PART D'INEXPLICABLE

À la suite de sa courte réflexion sur l'antidisciplinarité de la couleur, Batchelor poursuit sur la réelle difficulté à cerner la couleur et à créer du discours autour d'elle :

> Selon que le but est objectivement de décrire un passage particulier de couleur ou subjectivement d'exprimer son effet sur le spectateur, les mots ont tendance à sembler soit trop laborieux, soit trop fébriles. Il est manifeste que, en art, la couleur parle d'elle-même silencieusement, et que toute tentative de parler en son nom est vouée à l'échec. (2001 [2000] : 106).

Un échec : ainsi résume-t-il les siècles de tentatives d'élucidation du mystère de la couleur. En effet, si elle semble si « mobile, vague, insaisissable » (Blanc, 1908 [1867] : 559), si aucune méthode ne semble pouvoir en percer les innombrables secrets, c'est bien que la couleur recèle une part de mystère, d'inexplicable, du domaine de la vibration de l'âme (Turner, 1946 : 94) et qui ne saurait s'ancrer dans le langage, même si Kandinsky argue qu'

> avec le temps chaque ton pourra vraisemblablement trouver un mot matériel pour l'exprimer, mais il subsistera toujours quelque chose de plus que les mots n'épuiseront pas, et qui ne sera pas un accessoire, un superflu luxueux du ton, mais son essence même. (1989 [1954] : 164).

Afin d'expliquer cette part d'inexplicable, René Lucien-Rousseau propose une définition de la couleur qui convoque des ressources historiques et mythologiques, qu'il combine avec des intuitions paranormales :

> Ramenées au niveau profond des archétypes, les couleurs nous apparaîtront comme des carrefours où se rencontrent, l'Art, la Science, la Philosophie, les Religions. Elles indiquent comme des poteaux signalétiques, le sens des énergies physiques comme des énergies morales. Elles forment un pont entre la Science et l'Art, entre la Physique et la Métaphysique, entre la Nature et Dieu (1980 : 13).

L'auteur dans ce passage nous amène à transcender la question de la couleur. On quitte le domaine purement épistémologique (« Science ») (sans pour autant l'écarter), pour faire interagir l'objet-couleur avec d'autres domaines qui relèvent de l'esthétique (« Art ») ou de la foi (« Religion », « Dieu »). Denis Diderot s'étant beaucoup intéressé à la peinture, et donc à la couleur, trouve lui aussi une certaine essence divine à la couleur : si le dessin donne la forme aux êtres, « c'est la couleur qui leur donne vie. Voilà le souffle divin qui les anime. » (1973 [1765] : 69).

Si elle peut échapper au scientifique, la définition de Rousseau nous semble pourtant être la plus univoque : elle met en relation à la fois le champ du perceptible de la couleur, de la sensation, celui du langage, celui des symboles, et celui de l'inexplicable, du « grand silence qui en dit long » (Batchelor, 2001 [2000]: 106). Une perspective qui rejoint celle de Maurice Merleau-Ponty lorsqu'il écrit dans son inachevé *Le Visible et l'invisible* qu'« il n'y a pas de chose pleinement observable, pas d'inspection de la chose qui soit sans lacune et qui soit totale » (1964 : 107), rejoint par Albers qui nous enseigne qu'« une couleur n'est presque jamais vue telle qu'elle est réellement » (2008 [1975] : 11).

La couleur ne va pas à l'encontre les disciplines mais contre le cloisonnement de ces dernières ; elle en questionne sans cesse les frontières (Darbellay, 2014 : 183), elle leur résiste (Gage, 2008 [1993] : 7). C'est en cela que la couleur serait antidisciplinaire : elle nécessite un au-delà disciplinaire, elle impose que l'on sorte du champ académique qu'elle inclut pourtant.

BIBLIOGRAPHIE

ALBERS, Josef, 2008 [1975]. *L'Interaction des couleurs*. Traduction de Claude Gilbert. Vanves, Hazan.

ANDERSON FEISNER, Edith & REED, Ron, 2014 [2001]. *Color Studies*. New-York, Fairchild Books.

ANSAY, Michel, CASTILLO, Lucia, CHARLIER, Sophie, CLAES, Valérie, EL JAAFARI, Samir, HALLET, Vincent, GODEAU, Jean-Marie, MALAISSE, François, MATHIEU, Paul, OZER, André, OZER, Pierre, VERHAEGEN & Étienne, YEPEZ DEL CASTILLO, Isabel, 2002. *Méthodologie de l'interdisciplinaire Le cadre méthodologique interdisciplinaire, un outil d'analyse intégrée de la gestion de ressources naturelles par les acteurs locaux* [en ligne]. Louvain, Presses universitaires de Louvain. Disponible sur : https://pul.uclouvain.be/resources/titles/29303100455890/extras/methodologie_de_l_interdisciplinaire_1000894.pdf [consulté le 29/07/2017].

AUMONT, Jacques, 1994. *Introduction à la couleur : des discours aux images*. Paris : Armand Colin.

BATCHELOR, David, 2001 [2000]. *La Peur de la couleur*. Traduit de l'anglais par Patricia Delcourt. Paris, Autrement.

BERGMANN, Till, DALE, Rick, SATTARI, Negin, HEIT, Evan & BHAT, Harish S., 2017. « The Interdisciplinarity of Collaborations in *Cognitive Science* », *Cognitive sciences. A multidisciplinary journal*, 41(5), pp. 1412-1418.

BERLIN, Brent & KAY, Paul, 1999 [1969]. Basic Color Terms. Their Universality And Evolution. Stanford, CSLI (Center for the Study of Language and Information), « The David Humes series. Philosophy and Cognitive sciences reissues ».

BLANC, Charles, 1908 [1867]. *Grammaire des arts du dessin. Architecture, sculpture, peinture, jardin, gravure en pierres fines, gravure en médaille, gravure en taille douce, eau-forte, manière noire, aqua-tinte, gravure en bois, camaïeu, gravure en couleurs, lithographie*. Paris, Helri Laurens.

BOIDY, Maxime & ROTH, Stéphane, 2015. « "Sound studies", une nouvelle discipline ? », *Philharmonie de Paris* [en ligne]. Disponible sur : https://philharmoniedeparis.fr/fr/magazine/sound-studies-une-nouvelle-discipline [consulté le 14/08/2017]

BRIAND-PICARD, Claude & PERROT, Antoine (dir.), 2002. *La Couleur importée/Ready-made color*. Paris, Positions.

DARBELLAY, Frédéric, 2014. « Où vont les studies ? Interdisciplinarité, transformation disciplinaire et pensée dialogique », *Questions de communication*, 25, « La ville, une œuvre ouverte ? », pp. 173-186.

DIDEROT, Denis, 1973 [1765]. *Essai sur la peinture*. Verviers : Gérard et co, « Marabout université ».

GAGE, John, 2008 [1993]. *Couleur & Culture. Usage et significations de la couleur de l'Antiquité à l'Abstraction.* Traduit de l'anglais par Anne Béchard-Léauté et Sophie Schvalberg. Paris, Thames & Hudson.

GIBBONS, Michael, LIMOGES, Camille, NOWOTNY, Helga, SCHWARTZMAN, Peter Scott & TROW, Martin, 1994. *The New Production of Knowledge. The Dynamics of Science and Research in Contemporary Societies.* Thousand Oaks, SAGE.

HØYER, Karl & NAESS, Petter, 2008. « Interdisciplinarity, Ecology and Scientific Theory. The Case of Sustainable Urban Development », *Journal of Critical Realism*, 7(2), pp. 179-207.

INDERGAND, Michel, LANTHONY, Philippe & SÈVE, Robert, 2007. *Dictionnaire des termes de la couleur. Glossaire interdisciplinaire des termes et expressions relatifs aux définitions et aux évaluations du domaine de la couleur.* Avallon, Terra Rossa.

ITO, Joi, 2014. « Antidisciplinary », *Joi ito* [en ligne]. Disponible sur : https://joi.ito.com/weblog/2014/10/02/antidisciplinar.html [consulté le 14/08/2017].

JACOBS, Jerry A., 2013. « Antidisciplinarity », *In Defense of Disciplines. Interdisciplinarity and specialization in the Research University.* Chicago, The University of Chicago Press, pp. 123-152.

KACHA, Mathieu, 2009. *La Couleur, variable d'action marketing.* Thèse de doctorat : Sciences de gestion. Nancy, Université Nancy 2.

KANDINSKY, Vassily, 1989 [1954]. *Du Spirituel dans l'art et dans la peinture en particulier.* Traduit de l'allemand par Nicole Debrand. Traduit du Russe par Bernadette du Crest. Paris, Denoël.

LAMPARTER, Sophie, 2016. « Please Enter the Antidisciplinarian Space », *nextrends* [en ligne]. Disponible sur : https://nextrends.swissnexsanfrancisco.org/antidisciplinaryspace/ [consulté le 14/08/2017].

MERLEAU-PONTY, Maurice, 1964. *Le Visible et l'invisible.* Paris, Gallimard.

NICOLESCU, Basarab, 1996. *La Transdisciplinarité. Manifeste*. Paris, Le Rocher.

PASTOUREAU, Michel, 2010. *Les Couleurs de nos souvenirs.* Paris, Seuil, « La Librairie du XXIe siècle ».

PASTOUREAU, Michel, 2016. *Rouge. Histoire d'une couleur.* Paris, Le Seuil.

PASTOUREAU, Michel & SIMONNET, Dominique, 2005. *Le petit livre des couleurs*. Paris, Le Panama.

RESWEBER, Jean-Paul, 2000. *Le pari de la transdisciplinarité. Vers l'intégration des savoirs.* Paris, L'Harmattan.

ROQUE, Georges, 2009. *Art et science de la couleur. Chevreul et les peintres, de Delacroix à l'abstraction*. Paris, Gallimard.

ROUSSEAU, René-Lucien, 1980. *Le Langage des couleurs. Énergie, symbolisme, vibrations et cycles des structures colorées.* Saint Jean de Braye, Dangles, « Horizons ésotériques ».

TURNER, C. W., 1946. « Le symbolisme hindou des couleurs », *Cahiers Ciba*, 1(3), p. 94-98.

WITTGENSTEIN, Ludwig, 1983 [1951]. *Remarques sur les couleurs.* Traduit de l'allemand par Gérard Granel. Mauvezin, Trans Europ Repress.